

## La vie d'un étudiant en sciences religieuses à Tantâ (Égypte) à l'heure de la réforme (1899-1909)

Catherine Mayeur-Jaouen

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/3743>

DOI : [10.4000/cdlm.3743](https://doi.org/10.4000/cdlm.3743)

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2007

Pagination : 105-118

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Catherine Mayeur-Jaouen, « La vie d'un étudiant en sciences religieuses à Tantâ (Égypte) à l'heure de la réforme (1899-1909) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 75 | 2007, mis en ligne le 21 juillet 2008, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/3743> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.3743>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# La vie d'un étudiant en sciences religieuses à Tantâ (Égypte) à l'heure de la réforme (1899-1909)

Catherine Mayeur-Jaouen

---

- 1 Dix années de la vie d'un étudiant dans une mosquée égyptienne, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. C'est en 1942 que Muhammad 'Abd al-Jawâd écrit le deuxième volume de ses souvenirs, constitués en trilogie. Après *Fî kuttâb al-qarya* (*Au kuttâb du village*)<sup>1</sup>, ce deuxième volume intitulé *Fî l-jâmi' al-Ahmadî* (*Dans la mosquée Ahmadî*) et publié en 1947 porte sur les années passées à la mosquée Ahmadî à Tantâ, dans le delta du Nil<sup>2</sup>. Il s'agit d'un témoignage autobiographique très rare, qui se range à côté des souvenirs de Tâhâ Husayn (Taha Hussein) à al-Azhar ou de ceux d'Ahmad Deif exploités par François Bonjean, pour décrire la vie d'un étudiant en sciences religieuses dans une université islamique à une période de réformes<sup>3</sup>. L'auteur passa en tout dix années à la mosquée de Tantâ, de 1899 à 1909, à une période de mutations majeures : c'est d'ailleurs parce qu'il était un tenant de la réforme que, pour raisons disciplinaires et contre son gré, il ne put en achever le cursus. Tentant furtivement d'achever sa formation de *'âlim*<sup>4</sup> au Caire, à al-Azhar, Muhammad 'Abd al-Jawâd se tourna finalement vers d'autres études, des études modernes, à Dâr al-'ulûm, puis à la Faculté de droit.
- 2 Le témoignage de 'Abd al-Jawâd est d'autant plus intéressant qu'il décrit une université islamique de la province égyptienne, considérée comme inférieure même au niveau d'al-Azhar – un niveau pourtant très critiqué à l'époque –, et plus directement ancrée dans un terroir rural, celui du Delta. La mosquée Ahmadî, placée assez tôt dans l'orbite azharienne, n'est officiellement rattachée à al-Azhar qu'en 1914. Le témoignage de 'Abd al-Jawâd permet également d'appréhender la vie des ulémas de province, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle.  
La mosquée Ahmadî, université, mausolée et centre de pèlerinage
- 3 L'université Ahmadî a été créée par *waqf* par l'émir mamelouk 'Alî bey al-Kabîr<sup>5</sup>, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Installée dans la mosquée, elle venait flanquer le mausolée de Sayyid Ahmad al-Badawî (mort en 1276), le plus grand lieu de pèlerinage égyptien, où se

déroulait – où se déroule toujours – chaque année l'importante fête patronale du saint, son mouled<sup>6</sup>. Le *waqf* de 'Alî bey stipulait l'entretien, en nourriture comme en vêtements, de 700 étudiants avec leurs professeurs. Ulémas et étudiants (appelés *mujâwirûn*, littéralement « ceux qui sont voisins de la mosquée », « ceux qui la fréquentent ») recevaient ainsi des allocations quotidiennes en pain appelées *jirâya*. Ils émargeaient aussi aux revenus provenant de la caisse des vœux du mausolée (*sandûq al-nudhûr*) qui recueillait les aumônes des pèlerins. Vers 1900, les étudiants touchaient 33% des revenus provenant de la caisse des vœux du tombeau de Badawî ; les ulémas en recueillaient 20%, avec des différences selon leur niveau et leur poste. C'est en fonction de leur degré que les étudiants bénéficiaient de cette manne : ainsi un étudiant du deuxième degré gagnait le double de ce que touchait un étudiant du troisième degré, mais seulement le tiers de ce que gagnait un étudiant du premier degré. Les sommes restaient assez faibles, mais suffisantes pour attirer des fils de paysans souvent très pauvres pour lesquels la mosquée de Tantâ était la seule possibilité d'étudier.

- 4 En 1899, les étudiants étaient en effet classés – mais depuis peu – en trois degrés : les débutants du troisième degré ne recevaient aucun privilège et n'avaient accès à la manne de la caisse des vœux que s'ils se montraient assidus durant deux années complètes. Les étudiants du deuxième degré recevaient une *jirâya* de deux galettes de pain par jour et touchaient une part plus importante des revenus du *sandûq*. Ceux du premier degré, enfin, touchaient des parts dans le *sandûq* et des *jirâya* plus diversifiées. Ils avaient également droit à une cellule (*khalwa*) dans la mosquée, ce qui permettait aux plus avancés de préparer tranquillement leur diplôme pour devenir ulémas, la fameuse *'âlimiyya*.
- 5 La mosquée-université de Tantâ s'était rapidement développée au XIX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à compter 2 000 étudiants dans les années 1880 et 2 600 en 1900. Les travaux d'agrandissement considérables menés dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle lui avaient permis de devenir, pour les fils du Delta, un Azhar local, parfois suffisant aux besoins des étudiants, parfois servant de première étape avant des études prolongées à al-Azhar. Un adage égyptien du XIX<sup>e</sup> siècle proclamait : « Il n'y a de Coran qu'*ahmadî* et de science qu'*azharî* » (*mâ Qur'ân illâ ahmadî, wa lâ 'ilm illâ azharî*), ce qui consacrait la spécialisation de Tantâ en matière de récitation coranique, et la suprématie indiscutée d'al-Azhar en matière scolaire et en arabe littéraire. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le cheikh de la mosquée Ahmadî fut d'ailleurs souvent un azharien originaire du Delta.
- 6 Lors du séjour de notre auteur à la mosquée Ahmadî, c'est le cheikh Ibrâhîm al-Zawâhirî qui la dirigeait depuis 1894. Il occupa cette fonction jusqu'à sa mort en 1907. Soufi *shâdhilî* et grand propriétaire terrien, disciple du célèbre cheikh réformiste Muhammad 'Abduh (1849-1905), Zawâhirî imposa à Tantâ quelques réformes sur le modèle de celles mises en œuvre à al-Azhar par son maître : citons notamment l'enregistrement formel des étudiants, la création d'ailes ou de départements (*riwâq*) par gouvernorats du Delta et la nomination de cheikhs pour chacun de ces gouvernorats. Le cheikh Zawâhirî fonda également à la mosquée de Tantâ, en 1898, une bibliothèque de 8 870 livres dont 3 415 manuscrits, ouvrages de *fiqh* ou de soufisme, parmi lesquels on trouvait par exemple des autographes du cheikh Ahmad al-Dardîr (1715-1786), de Hasan al-'Attâr (1766-1835) ou du grand juriste malikite Muhammad al-Zurqânî (1645-1710). Quelques décennies plus tard, la bibliothèque comptait jusqu'à 45 000 ouvrages. Zawâhirî fit entrer dans le cursus quelques leçons de calcul, de

calligraphie et de géographie, mais on verra que ces efforts restèrent très marginaux, sinon sans effets, dans le cursus général.

- 7 Ce n'est qu'après la mort du cheikh Zawâhirî, en 1907, qu'une loi organisa les examens par année universitaire à la mosquée de Tantâ et prescrivit des horaires fixes. On commença alors à isoler les étudiants des visiteurs du mausolée par une clôture de bois érigée entre la salle de prière – là où se déroulaient les cours – et les tombeaux des saints. Un bâtiment à part, situé près de la gare, fut enfin édifié à partir de 1911 et inauguré le 22 septembre 1913. Cet édifice consacrait la séparation entre la mosquée-mausolée, d'une part, et l'établissement universitaire, d'autre part, entre le lieu de pèlerinage et de prière d'un côté, et le monde de l'étude de l'autre. Désormais appelé institut Ahmadî (*ma'had Ahmadî*), l'établissement fut alors rattaché officiellement à al-Azhar.
- 8 Le troisième et plus jeune fils du cheikh Zawâhirî, Muhammad al-Ahmadî b. Ibrâhîm (1878-1944) fit paraître en 1904 un livre exprimant de virulentes critiques à l'égard de l'enseignement religieux tel qu'il existait alors<sup>7</sup>. Partageant les idées de son père et de Muhammad 'Abduh, le fils Zawâhirî allait être à deux reprises cheikh de cet institut Ahmadî avant de devenir le cheikh d'al-Azhar de 1929 à 1935. C'est lui qui imposa aux étudiants de Tantâ de nouvelles règles de comportement : comment s'asseoir décemment, comment ne pas mettre ses chaussures devant soi sur le portefeuille qui contient cahiers et livres. Le cheikh Muhammad al-Zawâhirî appartenait d'autre part, comme son père, à la confrérie Shâdhiliyya Fâsiyya, et notre auteur, Muhammad 'Abd al-Jawâd, signale rapidement avoir été son disciple dans la Voie en même temps que son condisciple à la mosquée Ahmadî. Durant leur jeunesse, à Tantâ, la maison patricienne du cheikh Zawâhirî résonnait nuit et jour du bruit des prières de la Shâdhiliyya dont elle était un bastion<sup>8</sup>.
- 9 Tels sont le cadre et le contexte dans lesquels Muhammad 'Abd al-Jawâd grandit et étudia : rumeurs et tentatives de réforme, rapprochement avec al-Azhar et sociabilité soufie qui dessine les réseaux les plus ancrés et les plus durables dans lesquels s'inscrit le jeune garçon.

Les étudiants de Tantâ : des paysans à la ville

- 10 En arrière-plan des études à Tantâ, on distingue aisément un constant va-et-vient entre la ville et le village. 'Abd al-Jawâd lui-même est le fils et le petit-fils de petits ulémas de village (des *ma'zûn* en l'occurrence, dont la charge est de conclure et d'enregistrer les mariages) qui vivent dans une aisance relative. Son père n'est pas sans instruction, il possède des livres et se tient au courant des écoles les plus en vue de sa région. Regrettant de n'avoir pu devenir lui-même *'âlim* à part entière, il rêve pour son fils d'une formation complète. Faut-il l'envoyer à al-Azhar ou à Tantâ ? Après avoir hésité entre le meilleur niveau d'al-Azhar – dont les élèves sont connus pour la pureté de leur langue – et la plus grande proximité géographique de Tantâ, il finit par choisir la mosquée Ahmadî.
- 11 Venant de son village, Kafr Hurayn, l'enfant arrive pour la première fois, en février 1899, à Tantâ. Accompagné par son père, il a alors onze ans et demi et n'est jamais sorti de son village. Il se réjouit de cet horizon nouveau, de l'idée qu'il aura désormais des chaussures et une *galabiyya* de laine faite tout exprès. Le trajet a lieu en une demi-heure de train depuis la gare de Birkat al-Sab', non loin de Kafr Hurayn. Le chemin de fer est en effet installé à Tantâ depuis 1856, et la ville est un carrefour ferroviaire majeur, entre Le Caire et Alexandrie.

- 12 Les premiers souvenirs d'enfance s'attardent sur les contrastes entre Tantâ et son village. Tantâ qui était alors, vers 1900, la troisième ville d'Égypte, comptait 60 000 habitants. L'auteur insiste sur les boutiques, l'impression de foule dans les rues, la présence de denrées qui lui sont inconnues. Tantâ est une ville aux deux visages, comme l'est Le Caire de l'époque : l'ancienne ville aux ruelles étroites, aux rues non pavées, qui domine autour du mausolée de Badawî et des mosquées et *zâwiya* anciennes, s'oppose à la ville nouvelle, bâtie notamment sur les rives du canal Ga'fariyya, celle des étrangers où l'on trouve l'école des pères des missions africaines et celle des sœurs de Notre-Dame des Apôtres, ainsi que les palais où résident les notables, comme le cheikh de la Grande Mosquée lui-même, Ibrâhîm al-Zawâhirî. Éclairée par des lampes à pétrole et des lampes à essence, la ville connaît déjà un approvisionnement en eau qui remplace peu à peu les distributions par des porteurs venus du canal. Il faut insister aussi sur le flot continu de pèlerins qui culmine lors du grand mouled. Celui-ci réunit vers 1900 jusqu'à 800 000 pèlerins qui campent hors de la ville.
- 13 À la mosquée Ahmadî, on fait sentir à l'enfant et à son père leur indignité de paysans : ils sont tous deux pieds nus, l'enfant parce qu'il n'a jamais eu de sandales, le père parce qu'il comptait justement profiter de la visite à Tantâ pour s'en acheter des neuves. On leur interdit alors l'accès de la mosquée par la porte principale – accès réservé aux gens chaussés qui s'y déchaussent – et ils doivent faire le tour du bâtiment jusqu'au bassin d'ablutions pour s'y laver les pieds. Ils entrent alors dans la vaste salle de prière et se dirigent vers la deuxième colonne, devant la porte qui mène au tombeau de Sîdî 'Abd al-'Âl (mort en 1333), le disciple et premier successeur de Badawî. C'est là en effet le lieu de regroupement des gens de Kafr Hurayn. Ainsi, dans la salle de prière aux nombreuses colonnes, chaque région, pour ainsi dire chaque village important du Delta, a son territoire. Des disputes éclatent à cause du manque de place et des empiètements inévitables, et gare aux bagarres où surgissent les gourdins, maniés avec dextérité par ces robustes fils de paysans.
- 14 Le nouvel arrivant doit se signaler auprès du cheikh de son gouvernorat (*mudîriyya*) qui porte ensuite son nom sur les registres. Cette compartimentation des étudiants par régions du Delta, à l'instar des *riwâq* d'al-Azhar, est alors une innovation récente du cheikh Zawâhirî, comme on l'a vu. Aucun contrôle n'est plus effectué durant l'année, excepté lors d'une cérémonie annuelle où tous les étudiants se rendent à la mosquée al-Bahî – toute proche de la mosquée Ahmadî – pour écouter un cheikh qui appelle les noms des étudiants par année. Si l'étudiant est absent, son nom est rayé des listes et il ne peut plus toucher la précieuse *jirâya*, l'allocation de pain frais qui lui échoit quotidiennement – fruit du *waqf* de 'Alî bey.
- 15 Tous se promènent dans les rues et dans la mosquée avec leur portefeuille en cuir (*muhâfiz*) sous le bras, avec des petits balluchons de tissus contenant leurs provisions pour la journée, chaussés de sandales à talons (*markûb*) et coiffés de turbans mal noués. Lors des vacances d'été ou à l'occasion des principales fêtes, l'enfant retourne dans son village, son *balad* natal. Mais certains de ses camarades, dont les villages sont plus proches de Tantâ, rentrent chez eux plus fréquemment encore, chaque vendredi, pour faire laver leur linge et s'approvisionner. Les cours s'arrêtent en effet le jeudi après la prière de midi et ne reprennent qu'à l'aube du samedi. Tous rapportent du *balad* des provisions, en particulier du fromage et des gâteaux secs, préparées par leurs mères. Ils arrivent à les économiser une semaine, voire un mois, en attendant que leurs mères leur fassent porter par quelque voyageur du riz ou du *frik*, du poulet, du pigeon ou des

galettes... Ces étudiants affamés sont toujours en train de se promener avec un peu de pitance, leur déjeuner noué dans un mouchoir, répandant partout les miettes des gâteaux. Seuls les étudiants des premier et deuxième degrés ont droit à du pain frais grâce à la *jirâya*. D'une façon générale, l'alimentation semble la préoccupation majeure d'adolescents en pleine croissance, mal et insuffisamment nourris : le vendeur de pickles (*mekhallettî*) qui campe à la porte ouest de la Grande Mosquée (le Bâb al-Rukhâm) est ainsi l'une des figures majeures de leur vie quotidienne. C'est lui qui alimente les élèves en fèves, en légumes marinés dans du vinaigre (*torshî*), boulettes (*ta'amiyya*). Sur l'escalier qui mène au mausolée, des femmes assises au milieu d'épluchures de roquette, de poireaux et d'oignons organisent un souk de légumes pour les étudiants. D'autres peuvent acheter des sardines, des olives, du fromage et de la *halwâ*. Mais la masse se contente de fèves et de salade.

- 16 Les étudiants sont d'âge très varié, les plus jeunes ayant une dizaine d'années, les plus âgés atteignant la quarantaine, voire la cinquantaine. Beaucoup de jeunes gens et d'hommes faits : rien d'étonnant si un autre lien essentiel maintenu avec le village est la famille que l'on y fonde, souvent très jeune – tout en se demandant avec inquiétude si l'épouse n'est pas un obstacle dans la recherche de la connaissance, le *talab al-'ilm*. En mars 1901, alors que Muhammad 'Abd al-Jawâd a treize ans et demi, ses parents le marient d'autorité avec une cousine. Sa femme reste au village, tandis que lui repart pour Tantâ poursuivre ses études durant les années suivantes. Une brève allusion permet de comprendre que des enfants naîtront, élevés par la femme au foyer des grands-parents, tandis que le jeune père continue de suivre ses études à la ville.
- 17 Au-delà de son cas personnel, 'Abd al-Jawâd donne de ses condisciples un tableau qui correspond à ce que l'on sait de l'évolution des azhariens au XIX<sup>e</sup> siècle, en voie de paupérisation accrue : les étudiants de la mosquée Ahmadî sont de plus en plus nombreux, mais aussi de plus en plus pauvres, villageois méprisés par les citadins modernes qui voient en eux, avant tout, des paysans mal dégrossis, sans fortune et sans vrai statut. Le livre abonde en petites anecdotes décrivant les humiliations successives auxquelles l'auteur se montre très sensible. Ainsi, les petits enfants de Tantâ poursuivent les pieux étudiants dans les rues avec des sarcasmes : « Eh, l'étudiant, ton turban se détruit ! À force de légumes marinés dans du vinaigre (*torshî*) et de fèves germées, de salades et de fèves germées ! » On siffle à leurs oreilles. Lorsqu'ils passent dans des caravansérails, les habitants se plaisent à leur arracher leur turban ou à le pêcher depuis une fenêtre avec un crochet en fil de fer. Le fils du pacha Minshâwî, l'un des grands notables de la ville, va jusqu'à jeter son chien – un molosse – sur eux... Parmi ces étudiants d'origine paysanne, ceux qui sont jugés les plus grossiers sont les natifs de la province de Buhayra, costauds, reconnaissables à leur *labda* de laine blanche et qui ne restent pas longtemps à étudier... Avec leur gourdin, ils dominent les bagarres entre étudiants qui ponctuent la vie de la mosquée. Ils constituent l'équivalent des gens du Sa'îd (la Haute-Égypte) à al-Azhar, explique notre auteur, qui se montre très sensible aux différenciations sociales et géographiques.
- 18 Cette tension entre un vécu misérable dans une ville où les citadins les méprisent et un statut qui reste finalement assez envié dans la société rurale où l'on continue à les admirer est donc le lot des étudiants de Tantâ. Ils ont peu d'occasions de sorties dans la ville, même s'ils aiment à rôder dans les ruelles à la porte des demeures des notables pour entendre des lectures du Coran ou de la musique, à l'occasion d'une fête. Les plus

studieux – dont 'Abd al-Jawâd fait partie – passent en général leur journée à la mosquée et ne rentrent dîner chez eux qu'à la nuit.

La vie quotidienne : une extrême dureté

- 19 Leur logis, à la vérité, n'a rien qui invite à y rentrer plus tôt. Notre étudiant partage une chambre avec des compatriotes de Kafr Hurayn, dans une maison appartenant à un cheikh originaire du même village. Les condisciples colocataires sont d'abord quatre, puis bientôt jusqu'à treize dans la même chambre, serrés « comme des sardines » – selon la propre expression de 'Abd al-Jawâd. Ils tiennent une petite caisse commune pour les dépenses hebdomadaires. Dans une autre pièce dorment des étudiants de Kafr 'Alîm, un village voisin. Une pièce est réservée enfin à la famille du propriétaire. Ce dernier qui refuse tout loyer en numéraire pour notre étudiant reçoit en revanche des dons en nature, essentiellement en blé et maïs. Les étudiants dorment sur des nattes, chacun enroulé dans sa couverture. Aux trois coins de la pièce, des cordes où l'on accroche les habits du jour, la nuit, et ceux de la nuit, le jour. Les réserves d'habits, de nourriture et de livres sont enfermées dans un coffre en bois à verrous. Une gargoulette que l'on remplit à la grande jarre (*zîr*) de la maisonnée, une lampe dont l'éclairage très faible ne permet guère de lire, et c'est tout. Les latrines sont à l'extérieur. En cas de pollution nocturne, les étudiants vont le matin se laver dans le canal dans une eau pourtant peu propre. Certains vont au hammam : c'est le cas de notre auteur, car son père tient à ce qu'il s'y rende tous les quinze jours.
- 20 Muhammad 'Abd al-Jawâd qui est le plus jeune de la chambrée, le plus faible aussi, ne tarde pas à devenir le souffre-douleur de ses camarades. Il fugue bientôt et rentre au village en plein hiver, sous une pluie battante, mais son père le renvoie dès le lendemain matin à Tantâ. Spolié dans la répartition de la nourriture et du pain, l'enfant fuit par tous les moyens ses camarades, se couche après eux, et se lève deux heures avant l'aube pour pouvoir leur échapper, bref, il ne dort guère plus de quatre heures par nuit. Il est même frappé par ses camarades au point que sa dentition en subit des conséquences définitives. Ces brutalités diverses entraînent une sorte d'enquête à la mosquée. L'enfant conquiert peu à peu son indépendance grâce à la compassion des propriétaires de la maison.
- 21 Quelques années plus tard, autre problème, autre fugue : Muhammad 'Abd al-Jawâd renâcle devant un examen et, là encore, préfère rentrer au village. Son père lui coupe alors les vivres, ce qui ouvre pour lui une période de misère noire. Muhammad 'Abd al-Jawâd en est réduit à chercher de l'argent tombé au sol, à s'emparer des pièces qui échappent à la caisse des vœux dans la salle du tombeau, à ramasser dans la rue des écorces de pastèque ou à rôder le vendredi matin dans les cimetières pour y glaner les dons en nature que les gens déposent sur les tombes. À ce régime, sa santé subit de fréquentes attaques. Lors d'une épidémie, il est obligé d'interrompre ses études et tombe gravement malade, restant durant des mois au village. Très affaibli, il décide alors de retourner, coûte que coûte, à Tantâ, pour y mourir en martyr dans la quête de la science (le *talab al-'ilm*)... et finit par recouvrer la santé.
- 22 Maladies, malnutrition, pauvreté allant jusqu'à la misère, promiscuité insupportable avec des compagnons grossiers : le tableau fondé sur une expérience réelle insiste sur les pires moments, les plus traumatisants, d'une épreuve vécue comme un parcours initiatique. Mais le livre laisse aussi transparaître des moments plus agréables de fêtes, de promenades au bord du canal, d'amitiés durables forgées dans les heures difficiles.

La mosquée-université

- 23 Ce que notre auteur retient des années de Tantâ, c'est surtout son apprentissage à la mosquée-université. Lorsque Muhammad 'Abd al-Jawâd y entre comme étudiant, la mosquée-université de Tantâ est encore éclairée – mal éclairée – par des chandelles à l'huile. Un personnel nombreux y grouille : balayeurs, portier, surveillants, muezzin, le fonctionnaire chargé de renouveler l'huile des lampes ou de nettoyer les lustres. Au sud du vaste bâtiment, plusieurs tombeaux de saints dont celui de Badawî sont fréquentés par des hordes de pèlerins, de derviches extatiques et de mendiants. Dans la salle du tombeau principal, on lit le Coran chaque jour, de la prière de l'après-midi jusqu'à la nuit, et parfois toute la nuit. Le flot des pèlerins, que 'Abd al-Jawâd, très critique, décrit comme des sauterelles, ne s'interrompt pas. Cet espace de la piété populaire à laquelle tous participent, cheikhs et étudiants, n'est pas nettement séparé du monde de l'étude. C'est donc dans un brouhaha constant et un va-et-vient permanent que se déroulent les cours. Des femmes circulent, jetant en offrande aux étudiants du maïs ou des gâteaux en plein cours. Plus tard, on l'a dit, les cheikhs auront le souci de séparer les pèlerins des étudiants en créant des sortes de couloirs de circulation avec des petites cloisons, puis une véritable clôture entre salle de prière et tombeaux, que l'on peut fermer lors des cours.
- 24 Les cours ont lieu essentiellement au nord de la mosquée, dans la salle de prière qui compte cinquante-huit colonnes de marbre blanc. C'est au pied de ces colonnes que les étudiants sont installés sur des nattes, elles-mêmes posées sur un sol de terre battue. Les nattes sont balayées chaque jour et enlevées chaque mois pour permettre le balayage du revêtement. Pas d'électricité, pas davantage d'eau courante : le bassin d'ablutions est alors alimenté par une eau très salée provenant d'une noria située à l'ouest de la ville.
- 25 L'enseignement s'organise selon des règles non écrites. L'année universitaire, qui suit le calendrier hégirien, commence en shawwâl mais le début des cours, à la vérité, ne se fait que peu à peu, par ouï-dire. La nouvelle se propage par les commerçants du souk du lundi, à Tantâ, ou par des pèlerins venus au mausolée. Le début de l'année est marqué en principe par une leçon inaugurale de commentaire du Coran (*tafsîr*), dispensée par le cheikh de la mosquée, le cheikh Zawâhirî lui-même, après qu'il eut lu la *Fâtiha* devant le tombeau de Badawî. À partir de cette leçon inaugurale, les arrivées des étudiants s'échelonnent sur un mois. L'année ne finit pas plus nettement : l'arrivée de dhû l-qa'da sonne le départ progressif des étudiants. Il y a des vacances durant les trois mois de rajab, sha'bân et ramadan, ainsi que pour les grands mouleds. L'été est aussi une période de vacances, ce qui donne aux souvenirs de 'Abd al-Jawâd à la Grande Mosquée une coloration de froid et de pluie – la saison hivernale dans le Delta n'ayant rien de clément. Beaucoup de vacances, guère de précision dans le calendrier ; les professeurs, en outre, n'étaient astreints à aucune régularité et s'absentaient souvent à l'occasion d'un voyage.
- 26 Les sorties et les distractions, d'ailleurs peu nombreuses, étaient avant tout d'ordre religieux et liées au rythme des liturgies soufies. Durant la semaine, on l'a vu, le vendredi est le jour de congé. C'est alors, après la prière de midi, qu'ont lieu dans la mosquée les séances de *dhikr* de plusieurs confréries, Bayyûmiyya, Ahmadiyya, Rifâ'iyya, Shâdhiliyya. De multiples fêtes émaillent l'année : le *mi'râj* qui fête l'ascension nocturne du Prophète, l'anniversaire du Prophète en rabî' I, la mi-sha'bân, la Nuit du Destin, 'Ashûrâ'. Le cheikh Ibrâhîm al-Zawâhirî ajoute à ces fêtes des nuits de veillée en l'honneur de Sayyid al-Badawî, à la fin de chaque année hégirienne. Il faut mentionner

aussi les séances de *dhikr shâdhilî* auxquelles participe notre auteur. Les différentes fêtes patronales (mouleds) en l'honneur de Badawî sont d'autres occasions de réjouissances et de vacances. Le grand mouled, surtout, correspond à trois ou quatre semaines de vacances, car la Grande Mosquée est alors envahie de pèlerins qui y campent en permanence. Chaque mercredi avant le grand mouled, les étudiants vont visiter les saints satellites des environs dont les petits pèlerinages précèdent celui de Badawî. L'auteur évoque notamment le mouled de Nifyâ – à une heure de marche du tombeau de Badawî – qui se déroule au tombeau d'un disciple de celui-ci, Qamar al-Dawla : tentes, *dhikr*, prières, mais aussi flots de *bûza* – une bière fermentée –, cafés avec danse, chant, musique, charmeur de serpents, vendeur de tambourins, tatoueurs... Ces fêtes champêtres sont une distraction bienvenue pour les étudiants pour lesquels Tantâ est – écrit notre auteur – une vraie prison.

27 Quand il n'y a ni fêtes religieuses, ni vacances estivales, ni vacances des trois mois saints, on étudie... Le rythme scolaire de la journée est défini à la fois par le soleil et par les cinq prières qui fixent l'ordre des matières à étudier. Les étudiants les plus avancés ou les plus zélés sont là deux heures avant la prière de l'aube. Lorsque retentit l'appel des muezzins, dans la mosquée, on lit la *Latîfa*. Puis la prière elle-même interrompt un instant le chahut de milliers d'étudiants. Après la prière de l'aube se tiennent quelques cours pour les étudiants avancés, comme les cours de commentaire coranique (*tafsîr*), de tradition prophétique (*hadîth*) et de théologie (*tawhîd*). Le matin, commencent les cours de *fiqh*, considéré par tous comme la matière principale du cursus. À midi, on donne essentiellement des cours de grammaire et de rhétorique (*nahwa, sarf* et *balâgha*), matières jugées les plus importantes après le *fiqh*. Après la prière de l'après-midi, viennent les cours des débutants. Après la prière du coucher du soleil, on s'en tient à la lecture de petits livres, surtout en fin d'année. Après le dîner enfin, les étudiants se joignent aux soufis qui récitent, dans la salle du tombeau, les *Dalâ'il al-khayrât*, célèbre texte dévotionnel du Marocain Muhammad ibn 'Abd al-Rahmân al-Jazûlî (mort en 1465).

28 L'enseignement ne se contente donc pas de porter sur des matières fondamentalement religieuses : il se déroule dans une ambiance de grande piété et selon un rythme déterminé par les prières canoniques et les dévotions surrogatoires. On comprend bien comment l'étude des matières « profanes » souhaitée par les réformateurs n'avait au fond pas grand sens pour ces étudiants qui baignaient dans une atmosphère dévote et qui, à quelques exceptions près, n'étaient pas venus chercher autre chose.

Une pédagogie traditionnelle : matières et manuels

29 Bien que 'Abd al-Jawâd adopte à l'égard de la pédagogie et du contenu des études le point de vue très critique des « modernes », il est loin de stigmatiser sans nuance un cursus et une pédagogie dont il montre avant tout la grande flexibilité. En général, chaque étudiant débutant assiste à cinq cours par jour, tandis qu'un étudiant avancé n'assiste qu'à deux cours. Les étudiants suivent le cours et le cheikh de leur choix. Celui-ci se fait souvent à cause de sociabilités d'originaires (ils viennent du même village), d'affinités électives ou de préoccupations essentiellement temporelles, comme la recherche d'un « coup de pouce » pour un poste ultérieur. Les cheikhs sont assis en tailleur sur un tapis de laine posé sur les nattes, chacun adossé à sa colonne attitrée, et font face aux étudiants installés en demi-cercle – la *halqa*. Certains maîtres, pour dominer leur public très nombreux, sont juchés sur des estrades de bois. Les cours peuvent être dispensés devant des centaines d'étudiants, ou ne réunir que quelques

auditeurs. Pour les cours les plus courus, on réserve sa place une ou deux heures à l'avance, surtout pour le cours du commentaire de Kafrâwî que les étudiants de tout niveau sont prêts à suivre trois ou quatre fois<sup>9</sup>. Tel cours durait plus de deux heures, un autre moins d'une heure et demie.

- 30 La pédagogie ressemble bien sûr, dans l'ensemble, aux critiques qu'elle a pu susciter : recours systématique à des commentaires (*sharh*) et des gloses (*hâshiya*), ou même à des commentaires de commentaires (*taqrîr*) pour étudier un texte de base (*matn*), qui n'est lui-même que rarement un texte ancien ou réellement fondamental. Quant aux matières, on n'y compte pas de sciences modernes, ni de littérature, composition ou poésie. Seuls un peu de calcul et de calligraphie se sont glissés dans le cursus. Encore sont-ils enseignés hors de la Grande Mosquée, à la *zâwiya* al-Qasabî et à la mosquée d'al-Bahî, et par des professeurs d'écoles modernes. Pourquoi cette mise à l'écart ? 'Abd al-Jawâd suppose avec humour soit que l'étude de ces deux disciplines était indécente (*'awra*) et ne pouvait donc être vue publiquement, soit que les deux professeurs, habitués au calme et à la discipline des écoles d'État, n'auraient pu supporter le brouhaha de la Grande Mosquée.
- 31 Si l'on voit s'esquisser des niveaux, ceux-ci ne sont pas très tranchés. Certains cours sont fréquentés à la fois par les étudiants du troisième et du deuxième degré, ou même par ceux du troisième et ceux du premier degré qui connaissent déjà le livre par cœur et reviennent à plusieurs reprises sur le même ouvrage. C'est surtout le cas pour les manuels de *fiqh* chafiiite. De ces étudiants avancés qui reviennent sur un texte, on dit qu'ils « répètent le *madhhab* » (*yu'ayyidu l-madhhab*).
- 32 Les manuels ne sont guère plus variés que les matières, et là encore le décalage avec al-Azhar est criant. Pour l'étude des sources du droit (*usûl al-fiqh*), on étudiait à Tantâ le seul *Jam' al-jawâmi'* de Tâj al-Dîn 'Abd al-Wahhâb al-Subkî (mort en 1370). Quant aux commentaires du Coran, le cours sur le *tafsîr* de Baydâwî (mort en 1280) ou celui d'Abû Su'ûd ne recueillaient que peu de succès, alors que l'on se pressait au *tafsîr* considéré comme le plus facile, le fameux *Tafsîr al-Jalâlayn*<sup>10</sup>. Le *Kashshâf al-'ulûm, tafsîr* de Zamakhsharî (1075-1143), jugé trop rationaliste, n'était pas très apprécié. De nombreux cours portant sur des manuels de *fiqh* chafiiite étaient dispensés. En raison du grand nombre de malikites dans l'ouest du Delta, dont le cheikh jouissait d'ailleurs d'un rang important dans la mosquée jusqu'en 1928, on donnait aussi plusieurs cours de rite malikite. Il existait un seul cours de rite hanafite, aucun de rite hanbalite. Seuls les meilleurs étudiants du premier degré étudiaient le *Sahîh* de Bukhârî, le recueil de *hadîth* le plus célèbre, sous la houlette du fameux cheikh Muhammad 'Abd al-Rahîm (mort en 1920). Celui-ci, un cheikh soufi *shâdhilî* grand propriétaire terrien à Sîgar, fut enterré dans un mausolée et vénéré comme saint jusqu'à aujourd'hui : illustration du prestige que pouvaient, exceptionnellement sans doute, acquérir certains professeurs.

Professeurs et examens : une grande flexibilité

- 33 Prestige inégal des maîtres, mais considération générale. Si les cheikhs reçoivent des traitements dérisoires (25 piastres par mois pour un professeur du troisième degré, 50 pour un professeur du deuxième degré, 75 pour un professeur du premier degré), tous sont entourés de respect de la part des étudiants qui leur baisent les mains, portent leurs sandales et se laissent battre ou insulter sans mot dire. Les études religieuses apparaissent encore pour beaucoup comme l'idéal, alors qu'aller à Dâr al-'ulûm ou à l'École des juges est perçu comme une catastrophe religieuse, parce qu'il s'agit d'études

et de métiers qui appartiennent à ce bas monde (à la *dunyâ*), que doivent fuir les étudiants épris des sciences religieuses.

- 34 Les professeurs sont des plus variés ; si les plus pauvres ont un niveau de vie qui ne dépasse guère celui des étudiants, les plus considérables sont de vrais notables, des propriétaires terriens, dont le père ou le grand-père – déjà des cheikhs – ont bénéficié de dons faits par les khédives. On voit poindre plusieurs grandes familles de cheikhs héréditaires : les Abû Najâ, les Zawâhirî, les Qasabî, les Jundî, qui héritent de leurs pères des terres, un savoir, un habitus, mais aussi des livres. C'est pourquoi, si certains cheikhs sont coiffés de turbans pas très propres d'où dépasse le peigne avec lequel ils coiffent leur barbe, d'autres portent des habits luxueux et des turbans ordonnés. Certains cheikhs, enfin, sont ignorants mais riches, et c'est en vue d'un trafic d'influence bien compris que l'on fréquente leurs cours, alors que d'autres sont de grands savants qui préparent leur cours avec des livres variés – sans se contenter du manuel qu'ils enseignent – et parfois avec un très grand degré de précision, mot à mot. Si certains se reposent sur leur mémoire, d'autres apportent en cours des manuscrits rares. Les étudiants avancés, de leur côté, consultent les gloses pour pouvoir discuter lors du cours et prennent des notes en marge (*hâmish*) sur les livres.
- 35 De même, si les cheikhs sont majoritairement conservateurs et d'un type traditionnel, des esprits ouverts s'y manifestent. Le préféré de notre auteur, le cheikh Mustafâ al-Jundî, professeur de *fiqh* chafiite, est un homme du monde à l'esprit ouvert, qui ne fait que passer à la mosquée en coup de vent pour faire ses cours. Il est lui-même le fils d'un lettré qui légua ses livres, par *waqf*, à la bibliothèque de la mosquée Ahmadî. La conversation du cheikh Jundî abonde en anecdotes, il donne des conseils en prose et en vers, bâtit son cours à la demande des étudiants, compose de la poésie, ce qui est rare à l'époque, et mal considéré pour un 'âlim. Notre étudiant entretient avec lui durant sept ans une relation privilégiée, venant lui parler lorsque, avant l'aube, il se fait servir son café. Il avait, écrit 'Abd al-Jawâd, des vues prémonitoires sur les révolutions de l'enseignement religieux en Égypte et connaissait de nombreux ulémas de l'Empire ottoman. Ce cheikh Jundî avait manifestement des idées politiques, saluant par exemple le départ du khédivé 'Abbâs Hilmî en exil en 1914. À cette même date, peut-être pour des raisons politiques mais aussi financières, Jundî quitta l'Égypte pour Damas, après avoir installé son fils comme directeur de la bibliothèque Ahmadî. Lié à l'émir Faysal – et sans doute plus généralement aux nationalistes arabes – le cheikh Jundî mourut à Damas peu après la Première Guerre mondiale.
- 36 À Tantâ comme à al-Azhar, la pédagogie est fonction des capacités d'innovation et du charisme personnel des professeurs. Quant aux livres utilisés, il s'agit en général de manuscrits : les imprimés, qui se répandent en Égypte après les années 1860, sont encore peu diffusés. Trois libraires bien fournis se tiennent pourtant à l'entrée de la Grande Mosquée, non loin d'un indispensable relieur. Mais étudiants et professeurs continuent à préférer l'utilisation des manuscrits, parce que ceux-ci portent en marge les commentaires de lecteurs précédents qui apportent un éclairage ou une précision intéressante. Le témoignage de 'Abd al-Jawâd permet de vérifier, pour une date tardive (les années 1900-1910), ce que l'on sait pour le XIX<sup>e</sup> siècle : la persistance de l'usage du manuscrit bien après la diffusion de l'imprimerie dans les années 1860<sup>11</sup>.
- 37 Les professeurs ne sont pas seuls à enseigner. L'auteur insiste à plusieurs reprises sur le rôle pédagogique des étudiants avancés, parfois quadragénaires. Le professeur préparait son cours sur un texte de base (*matn*) non seulement à l'aide de plusieurs

gloses, mais aussi, dans certains cas, en s'appuyant sur une discussion préalable avec ces étudiants avancés. Le cours était alors le fruit d'une sorte de séminaire. D'autres professeurs faisaient répéter le commentaire (*sharh*) par un étudiant avancé, alors que d'autres encore faisaient répondre aux questions par d'autres étudiants avant de trancher en dernière analyse. À la fin de chaque lecture de manuel, enfin, on célébrait la clôture du livre (*khitâm al-kitâb*), et les amis du cheikh venaient s'asseoir parmi les étudiants pour la dernière leçon. Le cheikh disait « Dieu est plus savant » (*w Allâhu a'lam*), et le cours était fini. On achevait alors par une prière sur le Prophète, avant que les auditeurs ne partagent boissons et pâtisseries.

- 38 Les examens commençaient à connaître un semblant d'organisation. À son entrée à la mosquée Ahmadî, l'élève devait produire un certificat de connaissance du Coran. Celui de 'Abd al-Jawâd fut rédigé par le maire (*'umda*) de son village en février 1899. Puis, il subit une sorte d'examen d'entrée à la mosquée Ahmadî consistant à réciter une sourate du Coran selon plusieurs lectures. Il échoua d'ailleurs à l'examen et passa ses deux premières années à suivre ses cours sans être enregistré. Par la suite, 'Abd al-Jawâd passa plusieurs autres examens : en 1905, il se présenta à un examen de dispense du service militaire et dut réciter un commentaire (*sharh*) devant un comité composé du cheikh de la mosquée, d'un délégué de la conscription et de plusieurs ulémas. En 1909, cet examen de dispense fut remplacé par le paiement de vingt livres. Les étudiants devaient également passer des examens (*tarqîyya*) pour passer du troisième degré au deuxième, et du deuxième au premier. La *'âlimiyya*, enfin, soit l'examen final pour devenir un uléma à part entière, était un simple oral qui, vers 1900, consistait à présenter l'explication de livres préparés une semaine auparavant seulement. Sur 2 600 étudiants au total, seule une dizaine chaque année réussissait ce difficile passage. En 1908, la réforme imposa d'ailleurs de nouveaux types d'examens, au moment où notre auteur quittait le système traditionnel.

En marge de la Grande Mosquée : des formations parallèles

- 39 On voit que la notion d'enseignement traditionnel doit être discutée : certains professeurs de la mosquée Ahmadî, comme le cheikh Hubayshî, enseignaient aussi dans des écoles modernes ou même – c'était le cas des professeurs de calcul et de calligraphie – en étaient issus. En dehors même des cours, la fréquentation informelle d'un professeur comme le cheikh al-Jundî autour de son café du matin faisait naître des idées nouvelles. Le rôle considérable des cheikhs soufis de la confrérie Shâdhiliyya – rôle évoqué par allusions au cours du livre – tint également lieu de formation parallèle pour notre auteur comme pour beaucoup de ses condisciples, et c'est dans le réseau confrérique qu'il trouva des mentors et des compagnons pour tenter de nouvelles aventures.
- 40 C'est qu'il ne se contenta pas des cours de la mosquée. Il prit des cours de calcul à la *zâwiya* d'al-Qasabî, approfondit le manuel de calcul mieux que le professeur lui-même, pourtant issu de l'école primaire gouvernementale, et finit par rédiger des manuels de mathématiques dont les titres s'inspiraient de la rhétorique *shâdhilî*. 'Abd al-Jawâd trouva également, en la personne d'un « frère » de la confrérie, un bon calligraphe pour lui enseigner la calligraphie. Il prit ensuite des cours particuliers à l'école primaire lors des congés hebdomadaires, l'après-midi du jeudi et le matin du vendredi. Il s'habitua ainsi aux livres imprimés du gouvernement, plus maniables que ceux de la mosquée. Il s'inscrivit enfin aux cours du *kuttâb* gouvernemental à partir de février 1906.

- 41 Pour d'autres matières, notre auteur s'exerça seul. Il apprit par exemple à écrire en lettres latines et travailla son anglais avec un manuel des écoles publiques. Autre apprentissage personnel, la composition (*inshâ'*). Pour s'y exercer, il emprunta à son père les *Maqâmât* (*Séances*) de Harîrî – un grand classique de l'*adab* classique – qu'il s'efforça d'imiter en écrivant plusieurs « séances » sur ce modèle. Ce goût pour la littérature qui ne pouvait trouver, alors, d'exutoire dans les cours des mosquées s'exerçait en effet dans d'autres lieux, d'autres sociabilités. Lui-même fonda dans son propre village, en 1908, la Société littéraire Gawhariyya (*jam'iyya adabiyya jawhariyya*), où l'on s'entraînait à discourir.
- 42 Le village où l'on passait tant de temps à l'occasion des vacances pouvait être un lieu d'études parallèles. Durant les vacances de l'été 1900, donc pendant deux mois et demi, 'Abd al-Jawâd fréquenta le *kuttâb* d'un village voisin pour améliorer sa calligraphie. Le professeur en question, le cheikh Ahmad Khudayr était un homme éclairé (*mutanawwir*), connaissant un peu de calcul et de dictée, et son *kuttâb* figurait parmi l'avant-garde de l'enseignement moderne. C'était alors une simple pièce dans une maison privée, où les élèves étaient assis sur des sièges – des cartons d'emballage vides. Il y avait un petit tableau où l'on écrivait à la craie, les élèves avaient des petits cahiers, des *qalam* en roseau *farsî* considérés comme le comble du chic. En 1902, à un moment où la réforme s'étendait à beaucoup de *kuttâb* de villages<sup>12</sup>, celui-ci fut installé dans un bâtiment à part, hors du village.
- 43 Lorsque notre auteur accéda au premier degré, à la mosquée Ahmadî, il fréquenta durant l'été, près de son village, la mosquée Husayn al-Maghribî où se tenait un centre d'enseignement réputé. Le cheikh Ahmad al-Sharqâwî y animait une véritable réforme avec des élèves frais émoulus de Dâr al-'ulûm. Sharqâwî inaugurait de nouvelles méthodes pour le public venu des différents villages avoisinants, voire de Tantâ même ou de la Sharqiyya d'où il était originaire. Le cheikh Sharqâwî encourageait ses élèves villageois à se diriger vers Dâr al-'ulûm, vers l'École des juges ou, pour les plus faibles d'entre eux, vers les écoles d'instituteurs. Il rendait visite aux mères pour les convaincre, anecdote qui montre le rôle important de celles-ci, pourtant analphabètes, dans le choix des études des fils. Il aidait aussi les plus démunis à partir pour Le Caire. C'est finalement à son instigation et contre l'avis de son père que le jeune homme se décida à tenter l'aventure de Dâr al-'ulûm.

Le destin des étudiants de Tantâ entre tradition et réforme

- 44 Le village reste donc toujours à l'arrière-plan des études, lieu de vacances, mais aussi lieu de travail ou de formations parallèles. Pour la majorité des étudiants, le village d'où l'on vient est enfin l'horizon naturel où l'on rentre après quelques années à Tantâ. Même ceux qui échouent dans leurs études et ne décrochent pas la prestigieuse *'âlimiyya* espèrent dénicher des emplois de muezzins, d'imams, ou enseigner au *kuttâb*. Après tout, dans l'exil loin du village et des siens, on a acquis un peu de science et une expérience de la vie. Au retour, on y fait figure de savants à peu de frais, on y règle des problèmes matrimoniaux, on gère les biens des riches ; certains de ces petits ulémas de second rang finissent même par faire figure de petits notables. Dès l'âge de dix-sept ans, en 1905, Muhammad 'Abd al-Jawâd devint ainsi *ma'zûn* de son propre village, remplaçant son père en titre – bien que celui-ci continuât d'exercer, en réalité, la fonction. Le fils en démissionna en 1909 lorsqu'il entra à Dâr al-'ulûm, mais une ambition moindre eût pu le voir poursuivre le destin paternel, comme c'était sans doute le cas de nombre de ses camarades. Ainsi fonctionnait un monde de la

reproduction qui permettait même parfois, au niveau local, de petites ascensions sociales.

- 45 Le monde décrit par 'Abd al-Jawâd, s'il autorise de fortes permanences, n'a cependant rien d'immuable. Il a déjà été l'objet de réformes entreprises, on l'a vu, par le cheikh Ibrâhîm al-Zawâhirî. Et l'écho des réformes d'al-Azhar parvient à Tantâ. En 1908 notamment, la loi de réforme d'al-Azhar suscite des troubles et finalement l'interruption des études. Les azhariens passaient de toute façon pour être très supérieurs aux *tantâwî* en langue et pureté d'éloquence, plus dégrossis aussi, grâce aux nombreux *stimuli* de la vie à la capitale : la proximité de l'École de droit, l'accès aux manuscrits originaux des bibliothèques, l'assistance aux conférences et la participation aux activités politiques – que notre auteur juge importantes dans la formation d'un *'âlim*. En 1908, quoi qu'il en soit, les troubles d'al-Azhar s'étendent à Tantâ où des dissensions éclatent entre les étudiants : aux partisans de la réforme, dont 'Abd al-Jawâd fait partie, s'opposent les tenants de la tradition autocratique des cheikhs, celle qu'orchestre le cheikh de la mosquée Ahmadî. Les séditieux tiennent des réunions en des lieux secrets et éloignés de la mosquée, notamment dans des champs. Ils décident de faire la grève des cours. Muhammad 'Abd al-Jawâd, considéré comme un meneur, finit par être renvoyé de la mosquée Ahmadî et, victime de la vindicte du cheikh de la mosquée, ne put s'inscrire à al-Azhar. Alors qu'il était tout proche de décrocher la *'âlimiyya* à laquelle le destinaient ses brillants résultats, il dut se tourner vers les études modernes et entra à Dâr al-'ulûm. C'était pour lui l'expression d'un secret désir – qui contrevenait aux projets formés par son père – mais ce ne fut pas véritablement un choix, et il est manifeste qu'il eût préféré devenir *'âlim* à part entière avant de se tourner vers d'autres destins. Avant lui, des esprits audacieux et entreprenants n'avaient pas hésité à abandonner la voie des études religieuses pour suivre d'autres cursus selon d'autres méthodes<sup>13</sup>. Pour 'Abd al-Jawâd, cette révolution tant espérée resta marquée d'un sentiment paradoxal d'amertume et même d'échec. Soulagé que le destin – Dieu lui-même – ait décidé à sa place, il regrette, des décennies plus tard, de n'avoir pu aller jusqu'au bout d'un parcours resté un souvenir ineffaçable.

Un conflit de générations

- 46 'Abd al-Jawâd décrit un monde qu'il a quitté – bien qu'il continue à fréquenter certains de ses anciens professeurs ou condisciples – mais qu'il n'a, à aucun moment, rejeté. Il veut le faire comprendre, manifestement, à des gens qui l'ignorent et peut-être le méprisent. Son récit vivant et plein d'humour ne donne pas toutes les clés de son expérience, en particulier à propos du soufisme sur lequel il reste allusif alors qu'il s'agit d'une dimension fondamentale de sa vie à Tantâ. À propos d'autres aspects de sa vie personnelle, comme son mariage, il est quasiment muet.
- 47 Muhammad 'Abd al-Jawâd était sans nul doute un réformiste bon teint, critique vis-à-vis d'études qu'il jugeait sclérosées et inadaptées à sa soif de connaissances, mais il reproche aux années de Tantâ l'absence d'organisation, de contrôle, de propreté, de pédagogie moderne davantage que le contenu des enseignements qu'il aurait voulu seulement voir élargis et complétés. Son livre, malgré les passages attendus et assurément sincères sur ces critiques du système d'enseignement religieux traditionnel, exprime aussi le profond regret – presque la culpabilité – de ne pas avoir accompli le projet paternel. Le regret de n'être pas un *'âlim* complet apparaît nettement : le livre est dédié au cheikh Zawâhirî, préfacé par un *'âlim*, et comporte des biographies d'ulémas dont il dit avoir été l'émule sans en atteindre le niveau. Il

reconnaît avoir déçu des espérances, y compris les siennes. S'il a pris un autre chemin, il ne rejette pas le passé et garde une certaine nostalgie pour des années inoubliables. Connaître le passé misérable lui paraît nécessaire pour construire le présent. Les racines sont là, dont il ne s'agit pas de faire table rase. Au fond, le rejet porte moins sur les études religieuses traditionnelles elles-mêmes – qui ne sont pas fondamentalement remises en question – que sur le sentiment d'étouffement, sur la tyrannie paternelle et l'incompréhension dont son père témoigna à son égard. Dès l'introduction, il conseille aux pères de ne pas contrarier les inclinations de leurs fils. En somme, il s'agit bien d'un conflit de générations : l'expérience personnelle de 'Abd al-Jawâd fut celle de toute une classe d'âge révoltée à Tantâ, comme au Caire ou à Beyrouth, contre un système patriarcal devenu inacceptable.

## NOTES

1. *Fî kuttâb al-qarya* est évoqué dans ce numéro par Nicolas de Lavergne qui en a entrepris une traduction intégrale encore inédite.
2. Muhammad 'ABD AL-JAWÂD, *Hayât mujâwir fî l-jâmi' al-Ahmadî*, Le Caire, Dâr al-fikr al-'arabî, 1947.
3. Taha HUSSEIN, *Le livre des jours*, trad. Gaston Wiet, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1947, réimpr. 1983 ; François BONJEAN, *Histoire d'un enfant du pays d'Égypte, II, Al-Azhar*, Paris, Rieder, 1927.
4. 'Âlim est le singulier du pluriel 'ulamâ' qui est passé en français avec la transcription ouléma ou uléma.
5. 'Alî bey al-Kabîr fut à la tête de l'Égypte de 1760 à 1772.
6. Sur le saint, la ville et le pèlerinage, cf. Catherine MAYEUR-JAOUEN, *Al-Sayyid al-Badawî, un grand saint de l'islam égyptien*, Le Caire, IFAO, 1994 ; Catherine MAYEUR-JAOUEN, *Histoire d'un pèlerinage légendaire en islam. Le mouled de Tantâ du XIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Aubier, 2004.
7. Muhammad b. Ibrâhîm AL-ZAWÂHIRÎ, , *Al-'ilm wa l-'ulamâ'* (La science et les savants religieux), Le Caire, 1904. L'œuvre fut jugée trop polémique et retirée de la circulation. Cf. Gilbert DELANOUE, « L'enseignement religieux musulman en Égypte du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Orientations générales », dans Nicole GRANDIN et Marc GABORIEAU (dir.), *Madrassa. La transmission du savoir dans le monde musulman*, Paris, éd. Arguments, 1997, p. 107, n. 18.
8. C'est le petit-fils de ce cheikh, Ayman al-Zawâhirî, qui est devenu le numéro deux de l'organisation al-Qâ'ida.
9. Il s'agit du commentaire de l'Égyptien Hasan b. 'Alî al-Kafrâwî (mort en 1788) sur le précis de grammaire du XIV<sup>e</sup> siècle appelé *al-Ajurrâmiyya*, dû au Marocain Muhammad Ibn Ajurrûm al-Sinhâjî.
10. Le *Tafsîr al-Jalâlayn* dû à Jalâl al-Dîn al-Mahallî (mort en 1451) et à Jalâl al-Dîn al-Suyûtî (mort en 1505) est le plus utilisé et le plus lu des commentaires dans l'Égypte du XIX<sup>e</sup> siècle, cf. Gilbert DELANOUE, *Moralistes et politiques musulmans dans l'Égypte du XIX<sup>e</sup> siècle*, vol. I, Le Caire, IFAO, 1982, p. 205.

11. Sur ces questions, cf. l'ouvrage fondamental de Gilbert DELANOUE, *Moralistes...*
12. Cf. l'article de Nicolas de Lavergne dans ce numéro.
13. Quelques exemples dans Gilbert DELANOUE, *Moralistes...*

## RÉSUMÉS

Le deuxième volume des souvenirs de l'Égyptien Muhammad 'Abd al-Jawâd, publié en 1945, porte sur les années passées à la mosquée Ahmadî à Tantâ, dans le delta du Nil. Ce témoignage autobiographique exceptionnel décrit la vie d'un étudiant en sciences religieuses dans une université islamique à une période de réformes, de 1899 à 1909 : il s'agit d'une mosquée-université de la province égyptienne, considérée comme inférieure au niveau d'al-Azhar, et plus directement ancrée dans un terroir rural. Le témoignage de 'Abd al-Jawâd permet également d'appréhender la vie des ulémas de province, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle.

The second volume of Egyptian writer Muhammad 'Abd al-Jawâd's memories was published in 1945. It deals with his formative years at the Ahmadî Mosque located in Tantâ, a Nile Delta's town. This outstanding autobiographical material describes the life of a student of Islamic science during a reform age, from 1899 up to 1909. The Ahmadî Mosque, also a university, stands as a minor al-Azhar in the Egyptian rural province. 'Abd al-Jawâd's testimony deals also with the life of Egyptian province's ulema at the turn of the 20th century.

## INDEX

**Index géographique :** Égypte

**Mots-clés :** al-Azhar, Égypte, enseignement islamique, islam, réforme, Tantâ

## AUTEUR

**CATHERINE MAYEUR-JAOUEN**

INALCO

Catherine Mayeur-Jaouen, normalienne, agrégée d'histoire, diplômée d'arabe et de persan, est professeur d'histoire de l'islam moderne et contemporain à l'INALCO à Paris.

Principaux ouvrages parus :

- *Al-Sayyid al-Badawî, un grand saint de l'islam égyptien*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1994, 608 p.

- *Histoire d'un pèlerinage légendaire en islam. Le mouled de Tantâ du XIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Aubier, 2004, 272 p.

- *Pèlerinages d'Égypte. Histoire de la piété copte et musulmane (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales », 107, 2005, 445 p. Prix Augustin Thierry 2006 aux 9<sup>e</sup> Rendez-vous de l'histoire de Blois.

- En collaboration avec Mohammed Hocine BENKHEIRA et Jacqueline SUBLET, *L'Animal en islam*,

Paris, Les Indes Savantes, 2005, 186 p.

Volumes collectifs parus :

- En co-direction avec Anne-Laure Dupont, *Débats intellectuels au Moyen-Orient dans l'entre-deux-guerres*, *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 95-98, mars 2002, 551 p.
- *Saints et héros du Moyen-Orient contemporain*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002, 354 p.
- En co-direction avec Bernard Heyberger, *Le corps et le sacré en Orient musulman*, *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 113-114, novembre 2006, 383 p.

Contact : mayeur-jaouen@wanadoo.fr